



CHRONIQUES LONDONIENNES

Tandis que Paris s'éloignait à grands coups d'ailes vers des horizons de pluie, l'Airbus réapprenait le soleil au-dessus de la campagne anglaise. Dans l'avion, les habitués businessmen, indifférence et laine peignée, des familles résignés, quelques français, fils à papa ou jeunes-publicitaires-dans-le-vent, déjà pleins des sons de l'après-midi, ivres d'avance des Beach Boys et d'Elton John. D'autres avaient pris les cars retenus par le «Mur du Son» pour le voyage...

Londres enfin, et quelques premières surprises pour le porte-monnaie. En 15 jours, les bus qui assurent la liaison entre l'aéroport et le Terminal ont augmenté leurs tarifs de 60%. Et tout à l'avenant. La vie devient aussi chère à Londres qu'à Paris, malgré la chute libre

du Sterling. Dans les rues, Babel, des hindous, des pakistanais, des jamaïcains, des américains, des anglais aussi. Un petit tour chez Collett's, à New Oxford Street, pour acheter quelques disques de folk. Un petit tour chez Wimpy, histoire de cracher une fois de plus sur la gastronomie locale. Un petit tour au kiosque à journaux pour prendre connaissance des nouvelles et de «Time Out» (magazine d'information sur les arts, les spectacles et la vie quotidienne à Londres — un hebdo assez bien fait pour qu'au moins deux projets qui s'en inspirent manifestement voient le jour à Paris en septembre, l'un s'appellera «Strapontin», l'autre «En Ville» à suivre). Un petit tour dans le métro, direction Wembley Park.

Les stations se suivent, les visages, le regard d'une fille ou d'un garçon. Les vieilles dames qui vous jau-

gent en feignant de regarder ailleurs. Les ouvriers qui rentrent après le travail, mornes, la tête basse, pleine de rêves gris soufflés par le Daily Mirror. Ces visages que l'on rencontre dans «Deep End», «Bleak Moments», «Kes», «Poor Cow» ou «Family Life», des films qui racontent l'Angleterre d'aujourd'hui, l'Angleterre de Kevin Coyne, d'Alan Price ou de Pete Townshend.

72 000 FETES

Au fur et à mesure que l'on s'approche de Wembley Park, les têtes grises descendent et laissent la place à des filles et à des garçons, jeunes, lycéens et employés, entre 15 et 25 ans. Ils sont souvent seuls, par groupes de 2 ou 3 au plus. Chaque groupe restera compact tout au long du concert. On ne cherchera pas à parler avec les autres, la communication se fait au niveau des sourires ou des joints qui circulent. Pour le reste, il n'y a pas une fête, il y en a 72 000. Il y a là une addition d'individus plus que la formation d'une communauté. Les grands festivals de la fin des années 60 sont nés d'un

idéal communautaire qui n'est plus aujourd'hui qu'un souvenir. Beaucoup de ceux qui sont là cherchent à revivre ce souvenir, c'est évident. Mais la spontanéité n'est plus de mise ou, plus exactement, elle n'est plus sous-tendue par l'idéal, même diffus, d'un monde à refaire. The dream is over, definitely. A la place de ce rêve unanimiste, chacun cherche à s'isoler pour établir avec les musiciens une relation directe et personnelle. A la place de ce rêve d'éternité, il n'y a plus qu'une suite d'instant sans cause ni conséquence et une musique légère, superficielle, aussi vite venue qu'oubliée.

72 000 personnes ont officiellement acheté des billets pour le concert. En fait, il semble qu'il y en ait beaucoup plus. Le stade est comble, jardins et pelouse (une pensée émue pour celle du Parc des Prince). La foule, au milieu de la joie, sait rester disciplinée...

JOE WALSH

Le show ayant commencé à 11 heures du matin, une demi-heure plus tôt que prévu, nous sommes nombreux à n'avoir pas vu Stackridge, un groupe anglais. Par contre Rufus m'a fait regretter de n'avoir pas pris plus de temps pour me ballader dans Londres. Groupe Californien de seconde catégorie, il vaut surtout pour la présence scénique de la chanteuse

Chaka Khan, présence érotique peu mise en valeur dans un lieu où l'on est souvent trop loin de la scène pour voir vraiment ce qui s'y passe. Arrive alors Joe Walsh, peu connu encore en Angleterre, mais déjà très apprécié aux États-Unis. Il remporte le premier succès de la journée en interprétant ses propres compositions, des rocks assez puissants et mélodiques, qu'il accompagne d'un jeu de guitare assez intelligent. Rappelé à la fin de son set, il donne une très belle version de «Get Back» qui lui vaut un triomphe.

C'est maintenant au tour des Eagles, dont on promettait monts et merveilles, mais qui seront ici, malgré la présence aux claviers de Jackson Browne, plutôt décevants. La musique de ce groupe californien part un peu dans tous les sens, n'a ni la rigueur ni le punch nécessaire à un très grand groupe de scène. Eagles est poliment reçu. On attend les Beach Boys.

GOOD VIBRATIONS

Après un quart d'heure ou vingt minutes d'interruption, ils arrivent. Une légende. Sans doute avec les Stones et les Who, l'un des trois survivants les plus prestigieux des groupes de rock/pop musique. Derrière eux, 15 années de succès, d'innombrables hits, un rôle fondamental dans l'évolution musicale des années 64 à 67.

Sur scène, ils sont désormais neuf, plus le fantôme de Brian Wilson, retiré quelque part du côté de Los Angeles. En plus du noyau initial (Carl Wilson — claviers et guitare —, Dennis Wilson — batterie —, Al Jardine — guitare — et Mike Love — chant —), on retrouve James William Guercio (producteur de Blood Sweat and Tears et de Chicago, entre autres) à la basse, Bob Figuerou aux percussions, Bill Hinsche, Carlos Munoz et Ron Albäck aux claviers. Chacun reste tranquille derrière son instrument, pas de fantaisies scéniques, seule compte la musique. Exception tout de même, Mike Love, la tête prise dans un turban blanc et vêtu d'un gilet cousu de piécettes d'or, arpente la scène, fait des grands gestes des bras et des mains, jeu de scène qui n'est pas sans rappeler celui d'un certain Mick J.

Le succès des Beach Boys n'est pas venu ce jour-là de la perfection de leur interprétation, parfois un peu molle, notamment vers le milieu du set qui correspondait aux morceaux extraits de l'album «Holland». Une ou deux fois aussi, les chœurs, élément essentiel chez eux, n'étaient pas aussi parfaits qu'on aurait pu le souhaiter. Leur succès tient à ce qu'ils ont, à travers leur répertoire, connu et apprécié de tous, fait revivre à des dizaines de milliers de personnes leur enfance ou leur adolescence. Chacun, dans l'assistance, a eu un instant privilégié de sa vie ponctué par une des chansons joyeuses des Beach Boys. Imaginez ce florilège. «Woul'n't it be nice», «Help me Rhonda», «Little Deuce Coupe», «Sloop John B.», «I get around» (tout le stade est debout depuis longtemps, chacun chante ou danse ou tape dans ses mains), «God



only knows», «Good Vibrations» (chanté par la foule), «Surf's up», «Heroes and Villains», «Sail on sailor», «Trader», «California», «I can hear music», «In my room», «Don't worry baby», j'en oublie sûrement. Ovationnés, rappelés longuement, ils reviennent sur scène pour jouer trois derniers morceaux, «Surfin' USA», «Barbara Ann» et «Fun, fun, fun». La magie des Beach Boys est dans cette joie que dégage leur musique à chaque instant. Bien qu'il n'y ait pas de chansons nouvelles dans leur set, on ne se sent pas pris au piège du rétro (comme par exemple ce fut le cas avec Donovan, voici trois mois). Chaque morceau est plein d'une énergie qui l'actualise à chaque écoute. Les souvenirs que chacun rattache à ses chansons sont un sel supplémentaire, un bonus, mais pas leur seule raison d'être. D'ores et déjà, il est clair qu'Elton devra beaucoup nous étonner pour surpasser ce triomphe.

BENNY AND THE JETS

L'entr'acte dure cette fois une demi-heure. Près des coulisses, quelques musiciens vont et viennent, dont Denny Laine. On assure que Paul, George et Ringo ne sont pas loin. Pendant ce temps, des queues de cinquante mètres s'allongent devant les toilettes, les vendeurs de boissons et de programmes font fortune. Le matériel des Beach Boys est promptement démenagé et cède la place à celui de Elton, plus impressionnant encore. La scène s'anime, le piano rutilant de paillettes, des plantes grasses sont apportées. Au dessus de la scène un rideau sur lequel on devine les lettres FANTASTIC. Sur le programme, un monument à la gloire de Elton, la star myope est couvert de plumes. Tout cela laisse augurer que la partie vi-



Elton John et Beach Boys

suelle du spectacle sera gratinée. Et chacun d'espérer que le chanteur arrive sur scène dans une Rolls-en or massif ou descende un grand escalier entouré de girls importées du Casino de Paris! Rien de tout cela.

Elton arrive sur scène dans une combinaison toute simple, bleue rehaussé de flocons de strass et de quelques palmiers brodés sur les pantalons. Tout simplement. Autour de lui, son nouveau groupe. Il s'est séparé de Nigel Olson, son batteur, remplacé par Roger Pope, et de Dee Murray, le bassiste, remplacé par Kenny Passarelli (ex-Joe Walsh). Caleb Quaye renforce Davey Johnstone à la guitare, Jeff Baxter, des Doobie Brothers, les a rejoint pour ce concert. James Newton Howard joue de l'orgue et du synthétiseur, Ray Cooper, des percussions, tandis qu'une fille et deux

garçons assurent les chœurs. Elton joue du piano et chante.

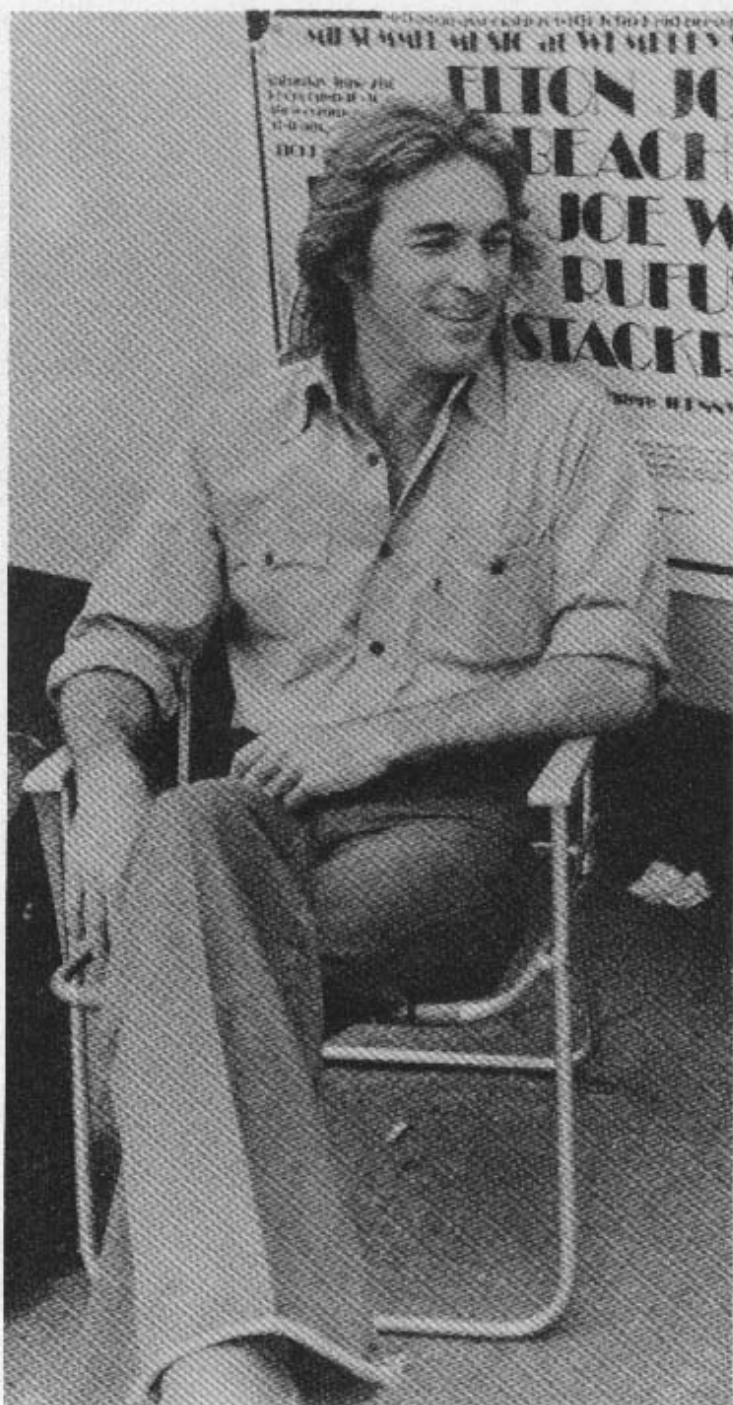
Le premier morceau est «Funeral for a friend» qui semble de mauvais augure à certains. Le son est, à l'endroit où je me trouve — au centre, à vingt mètres de la scène —, une merveille de perfection (je dis cela, car il semble que ce n'était pas le cas dans d'autres endroits du stade; il paraît même que beaucoup de gens sont partis avant la fin parce qu'ils entendaient mal). Le groupe reproduit quasiment le son des disques. Un grand plaisir.

Après «Love lies bleeding», c'est «Rocket Man», puis «Candle in the wind», «The bitch is back», «Philadelphia Freedom», «Chameleon», «Benny and the jets». La foule réagit parfaitement. Elton fait alors un geste qui lui rallie les récalcitrants: il

rend hommage aux Beatles et dédie «Lucy in the sky with diamonds» à George et à Ringo. Sans doute avec le «Good Vibrations» des Beach Boys, le grand moment du concert. Imaginez 72000, 80000 ou 100000 personnes, on ne sait plus, chantant comme un seul homme «Lucy in the sky» ou «I saw her standing there» au point que Elton cesse de chanter pour écouter. Après ce triomphe qui ne lui est destiné qu'en partie, Elton John va commettre une erreur tactique qui lui a valu une très mauvaise presse en Angleterre: il va interpréter l'intégralité de son dernier album, «Captain Fantastic and the brown dirt cowboy». Erreur tactique car, d'une part, l'album n'était pas encore connu de l'ensemble du public (d'où, pendant une heure, rien de repérable à quoi se raccrocher

pour l'essentiel des gens présents), d'autre part, il est assez contesté, malgré son succès. En fait, il aurait pu faire passer les titres nouveaux s'il les avait inclus, un par un, au milieu de ses anciennes chansons. Mais ce pavé d'une heure a indisposé certains. Il faut attendre la fin de l'album pour la foule retrouve sa chaleur et son enthousiasme. Le rideau se baisse, les lettres de «Captain Fantastic» s'illuminent Elton revient pour jouer «Pinball Wizard» et «Saturday night's alright for fighting». Il est neuf heures et demi. La foule n'insiste pas pour rester plus longtemps. Le soir est doux. A Paris, au même moment, il pleut.

Etienne BLONDET



Dennis Wilson à Wembley



Elton John à Wembley

**Beach
Boys**

